

L'école buissonnière

ouvre la porte aux frissons esthétiques de l'enfant Prévert

Pour m'amuser, je pose encore des questions enfantines. Cet enfant n'a pas tellement changé. Je suis trop vieux pour mon âge et à la fois trop jeune pour lui. Et je précède encore tout le temps ce que je suis. Cet enfant que j'étais, à les entendre, n'avait pas raison. Il y avait autre chose, et qui n'était pas qu'à lui. Je l'ai encore, d'autres aussi. Le chat sauvage trouve son herbe à guérir ou sa chatte à jouir. Dans les rues de la ville, j'ai trouvé mon herbe à plaisir. L'enfant que j'étais, j'ai gardé ses larmes. Et j'ai gardé son rire. Et ses secrets heureux.

Jacques Prévert, *Hebdomadaires* (1972).



© collection Catherine Prévert.

André Prévert
devant le théâtre de
l'Odéon vers 1910.

Jacques Prévert n'est pas un cancre. Certes il dit non avec la tête et oui avec le cœur mais sur le tableau d'honneur du 25 mai 1910 de l'école privée catholique André-Hamon, rue d'Assas à Paris, il est le premier. Assurément, il n'est pas un mauvais élève, mais il est vrai qu'il n'est pas enthousiasmé à l'idée de passer ses journées cloué sur un banc, à écouter les maîtres. Dehors, à l'air libre, au-delà des murs des salles de classe, l'enfant a déjà bien conscience qu'il y a « *autre chose* » : « Il n'y a jamais grand-chose/ni petite chose/Il y a *autre chose*/c'est ce que j'aime qui me plaît/et que je fais.¹ ». Alors le drôle d'oiseau s'envole, prend la poudre d'escampette et pratique l'école buissonnière. Prévert est un gavroche qui fait ses humanités dans la rue. En sortant de l'école, il parcourt la capitale. Il use les semelles de ses souliers et ouvre grands ses yeux et ses oreilles. Il frémit, il rit, bref il vit, et il engrange. Lors de ses pérégrinations, il ressent ses premières émotions esthétiques, du simple friselis au véritable frisson. Il est touché par ce mélange subtil, déconcertant et ambigu d'inquiétude et de délice, de répulsion et d'admiration, d'angoisse et de plaisir que lui procurent certaines œuvres d'art, des spectacles aux images insolites en passant par les textes. L'enfant est un papillon qui butine de manière singulière et éclectique si bien que ses émois artistiques sont nombreux et variés. Il y a les frissons graphiques — peinture, gravures, dessins de presse, pièces anatomiques et cirque —, les frémissements littéraires — goûts et dégoûts de ce qui lui est lu et de ce qu'il lit, lectures bibliques ou mythologiques et spectacles de théâtre — et les émotions cinématographiques — les films muets et le choc que fut *Fantômas*. Toutes ces émotions nourrissent son imaginaire et, en ce sens, participent à la genèse de l'œuvre à venir. En quoi sont-elles précisément constitutives de ses futures créations ? Par exemple, l'éclectisme de ces frissons esthétiques n'explique-t-il pas en partie le caractère protéiforme que revêtira l'œuvre ? Ne concourt-il pas aussi au refus constant de Prévert

1 - Extrait de « Malgré moi... », in *Choses et autres* (1972), in *Œuvres complètes de Jacques Prévert*, Gallimard, bibliothèque de la Pléiade, 1996, vol. II., 1553 p., p. 255.

de tout cloisonnement artistique ? De plus, que ces frissons soient vécus hors de l'institution scolaire ne renseigne-t-il pas sur la volonté de Prévert de ne pas écrire une littérature de lettré uniquement destinée à des lettrés ? Autant de questions auxquelles je me propose de répondre par le biais d'une promenade dans les contrées enfantines de la Prévertie. Cette déambulation est possible grâce aux archives de l'auteur², grâce à ses écrits autobiographiques et aux interviews qu'il a données³.

Jacques Prévert est né en 1900. Son enfance est bercée par l'amour de ses parents et ponctuée par les aléas financiers familiaux qui l'exposent aux dures réalités de la vie. En 1906, son père André est sans travail. Les ennuis d'argent se font cruellement sentir si bien que tout commence à disparaître sous le toit des Prévert. Grâce à une intervention du grand-père paternel de Jacques, acceptée à contrecœur, André est affecté à l'Office central des Œuvres charitables où il est chargé de la répartition des aumônes aux pauvres. Cette tâche éprouvante accentue sa tendance à la neurasthénie. En 1907, toute la famille se rend à Toulon pour un emploi qu'André ne décrochera finalement pas. Et c'est là que Jacques empêche son père de se suicider : « Mon petit, à force de tirer sur la corde, elle finit par casser, au bout du fossé la culbute, et j'en passe. Enfin, tu comprendras cela quand tu seras plus grand. Je vous aimais trop et pas assez. Moi parti, on [sic] s'occupera de vous et ça leur servira de leçon. — T'es pas un peu fou, papa ? — Ton père, c'est comme un chien abandonné, adieu mon petit. Je vais me fiche à l'eau. Surtout n'oublie pas de dire à ta mère que je l'ai beaucoup aimée. » Il m'embrasse, mais je l'entraîne : « Allons, papa, pas de bêtise. — Je n'ai pourtant rien bu, dit papa. — Je n'ai pas dit ça, allez, rentrons. » Et j'emmène mon père par la main, comme un père emmène son petit garçon. »*

De retour à Paris, Jacques accompagne André au musée du Luxembourg. Il y découvre un tableau qui le happe. Pourquoi ? Car cette toile lui évoque son père. André lui-même trouve que cette peinture lui ressemble. Il s'agit du *Pauvre Pêcheur* de Pierre Puvis de Chavannes⁴. En 1887, lors d'une exposition à la galerie Durand-Ruel, le tableau est acquis par l'État et exposé au musée du Luxembourg. L'enfant Prévert est captivé par le caractère poignant du tableau — lié au dénuement extrême et à la résignation de ce père dans un paysage désolé — et fasciné par une similitude qu'il trouve criante entre ce père et son père.

Dans le même musée, Jacques reste longuement devant les prisons de Giovanni Battista Piranesi, dit Le Piranèse. Ces planches gravées du XVIII^e siècle représentent les « carceri », soit les prisons imaginaires créées par Le Piranèse (lors d'un excès de fièvre, du moins pour les premières).

Le jeune Prévert est également attiré par les dessins de presse, en particulier ceux du *Petit Journal illustré*, représentant des faits divers. Les devantures où les couvertures illustrées qui sont exposées saisissent son regard et captent son attention. Il s'arrête, les fixe. Il a aussi l'occasion de les feuilleter de près. Elles suscitent peur et inquiétude chez l'enfant. « Toujours une grande image en couleurs, ça change toutes les semaines et c'est chaque fois des crimes, des accidents, des catastrophes avec du sang. »*

Images saisissantes et terrifiantes par excellence, gravées à jamais dans l'esprit de Prévert : les pièces anatomiques du musée Dupuytren. Fondé en 1835, en même temps que l'Institution de la Chaire d'Anatomie Pathologique de la Faculté de Médecine de Paris, le musée Dupuytren contient des pièces anatomiques illustrant les maladies et les malformations physiques : des femmes-tronc, des hommes-chiens,



Docteur en Littérature et Maître de conférences, Carole Aurouet se passionne pour l'œuvre protéiforme de Jacques Prévert, le surréalisme, le groupe Octobre, les relations qu'entretiennent la littérature et le cinéma, la génétique scénaristique.

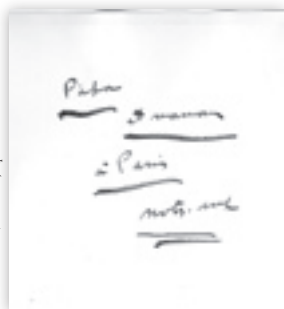
Elle donne de nombreuses communications, en France et à l'étranger et collabore aux revues 1895, *Les Cahiers du CIRCAV*, *CinémAction*, *Genesis*, *Histoires Littéraires*, *Mélines*, *Positif*, *Synopsis*, *La Voix du Regard...*

Elle a notamment publié : Prévert, *Portrait d'une vie* (Ramsay, 2007), *Légendes de Prévert*, *l'humour de l'art* (Naïve, 2007), *Scénarios détournés de Jacques Prévert* (Dreamland, 2003).

2 - Je tiens à exprimer toute ma gratitude à Eugénie Bachelot Prévert qui m'a donné accès aux archives Fatras/Succession Jacques Prévert et m'a autorisée à reproduire les documents ci-joints. Je veux aussi remercier très chaleureusement Catherine Prévert qui a mis à ma disposition les photographies de Suzanne, André et Jacques Prévert de sa collection.

3 - Principalement « Enfance »* (Jacques Prévert a toujours été réticent à l'autobiographie. Cependant, il accepte en 1959 de se livrer sur les premières années de sa vie pour l'hebdomadaire *Elle*. Publié dans plusieurs numéros, avant d'être repris avec quelques modifications et beaucoup d'ajouts en 1972 dans *Choses et autres*, ce texte est assez naturellement nommé « Mémoires » et sous-titré « Enfance »), *Hebdomadaires*** (livre atypique d'entretiens avec André Pozner qui paraît en 1972) et l'interview accordée à Hubert Arnault et Philippe Haudiquet dans *Image et son**** (n°189, 1965). C'est par ces astérisques que l'origine des citations sera mentionnée.

4 - Huile sur toile, 1881, 155,5 x 192,5 cm. Le tableau fut exposé au musée du Luxembourg de 1887 à 1929, puis au musée du Louvre jusqu'en 1986. Depuis cette date, il est accroché au musée d'Orsay.



Manuscrit de Prévert
pour «Enfance» 1.

des nains et des frères siamois. Prévert confie : « C'était rempli de monstres, alors on n'y allait jamais [NDR : *en famille*]. Mais il y avait leurs portraits terribles sur de grandes affiches, et à l'entrée, un homme de cire, dans une cage de verre, avait trois oreilles et un pied. » Et il avoue : « C'était défendu mais [NDR : *avec les camarades*] on donnait quarante sous au gardien [...] Ça faisait rire et peur en même temps. »*

L'image est en permanence une source d'émotions pour l'enfant. C'est au cirque — lieu forain où elle se multiplie, devient mouvante et sonore — que Prévert éprouve une multitude de sentiments. Et les clowns qui « faisaient des trucs à faire peur pour faire rire. Les clowns, c'était ce que j'aimais le plus, pas tellement celui qui portait un costume tout bouffant, tout brillant, un chapeau tout propre, sur son visage tout blanc. Je préférais les autres qui étaient comme des mendiants et des ivrognes, qu'on rencontrait dans les rues mais qui seraient devenus fous et, malgré tout, très contents »*.

Suzanne est la mère de Jacques. Cette « étoile de la vie » comme il la nomme, lui lit des histoires, surtout des contes, synonymes de rêve, d'évasion et d'épouvante. Prévert a très peur lorsqu'il entend *Le Roi Peste*. Il ne sait pas encore que son auteur est Edgar Poe. Puis, Suzanne apprend à lire à son fils, « avec un alphabet, bien sûr mais surtout avec *L'oiseau bleu*, avec *La belle et la bête* et *La belle aux cheveux d'or*, avec *Le petit tailleur*, *Les musiciens de la ville de Brême* »*. Et avec la naissance de Pierre en 1906, Jacques se félicite de cette autonomie car le bébé occupe beaucoup sa mère. « Alors je lis et même ça me fait peur ou que ce n'est pas gai, ça m'empêche de trop penser à ce qui est triste pour de vrai. Et puis, j'aime lire. J'en ai pris vite l'habitude et le livre refermé, je n'oublie pas de sitôt ce qu'il y a dedans »*. Ses goûts et dégoûts littéraires se dessinent prestement.

Il aime *Le Petit Chose* d'Alphonse Daudet, *Les Mémoires d'un âne* de la Comtesse de Ségur, *La Case de l'Oncle Tom* de Harriet Beecher-Stowe, *Les Aventures de Sherlock Holmes* d'Arthur Conan Doyle, *Le Tour de France par deux enfants* de G. Bruno, *Les Contes* d'Andersen⁵, *Les Trois Mousquetaires* et *La Dame de Monsoreau* d'Alexandre Dumas, *David Copperfield* de Charles Dickens, *La Guerre infernale* d'Albert Robida, *La Roue fulgurante* de Jean de La Hire, et *Les Mille et Une Nuits*. Il lit aussi avec appétence les romans qui paraissent en feuilleton, avec une prédilection pour *Sitting Bull*, « que j'aimais beaucoup parce qu'il était indien et que les Indiens, comme les Boers, c'était eux qui étaient dans leur droit, comme les Noirs de *La Case de l'Oncle Tom* »*.

En revanche, l'enfant n'aime pas les livres de *La Bibliothèque rose* (« Pourtant, *Les Malheurs de Sophie* m'auraient amusé s'ils étaient arrivés à grand-mère » — précisons qu'elle se prénomme Sophie), *Les Lettres de mon Moulin* d'Alphonse Daudet et *Quo Vadis ?* d'Henryk Sienkiewicz. Mais l'ouvrage qu'il déteste, c'est *La Bible*. À l'école André-Hamon, l'instruction religieuse est de rigueur. Pendant le cours de catéchisme, les reparties de l'écolier vont bon train et lui valent parfois d'être mis à la porte, surtout quand il compare défavorablement la Bible à la mythologie. L'enfant est surpris du décalage existant entre les textes sacrés et la réalité. Il est aussi choqué par la cruauté et l'autorité dont fait preuve Jésus et que la femme soit présentée comme inférieure à l'homme auquel elle doit être soumise. Il décèle très vite dans ces textes une tentative de tromperie et d'assujettissement. Enfin, il considère cette histoire comme une banale histoire de famille qui ne défend finalement que ses intérêts personnels et qui n'a de fait pas grand intérêt. Il trouve les histoires mythologiques bien plus justes et exaltantes, et en plus elles contiennent de si belles déesses !

C'est en compagnie de son père que Jacques se rend au théâtre. André écrit des critiques théâtrales dans les journaux et publie en 1895 un roman-feuilleton, *Diane de Malestreck*. Pour l'anecdote, notons qu'en déclarant Jacques à la mairie, il se prétend « homme de lettres ». Trois représentations théâtrales marquent le jeune spec-

5 - Jacques Prévert adaptera à plusieurs reprises pour le cinéma et la télévision des *Contes* d'Andersen : *Le Petit Soldat* (Paul Grimault, 1947), *La Bergère et le ramoneur* (Paul Grimault, 1947), et *Le Petit Claus et le Grand Claus* (Pierre Prévert, 1964).



Suzanne Prévert.

© collection Catherine Prévert.



André Prévert.

© collection Catherine Prévert.



Jacques Prévert vers 1904.

© collection Catherine Prévert.

tateur : *Les Quatre Cents Coups du diable* (livret de Cottens et Darlay, sur une musique de Baggers) au Châtelet, *Les Danicheff* de Newsky et *La Puissance des ténèbres* de Tolstoï — qu'il trouve encore bien plus terrible que *Les Danicheff* : « [...] les acteurs étaient tous enroulés dans des couvertures sur un grand poêle où l'on montait par un escalier. Quelqu'un avait tué un enfant et disait qu'il entendait encore, qu'il entendait toujours "...ses petits os qui craquaient" »*, à l'Odéon. Au Grand Théâtre Forain, le jeune Prévert assiste aussi à des représentations du *Bossu* de Paul Féval (qui a tiré une pièce de son roman publié en 1857) : « C'était beau et le Bossu, lui aussi, était beau, mais on ne le savait pas tout de suite ou, si on le savait, on l'oubliait bien vite »*.

Déjà, l'enfant a de la répartie. Et quand il lui arrive de trop répliquer, son père lui dit : « T'es pas poli mais écris-le mon petit, tu le dis si bien »*.

Jacques est un spectateur assidu de l'époque du muet. Mais comme l'argent fait défaut chez les Prévert, il faut faire preuve de ruse pour entrer dans les salles obscures. Voici l'un des stratagèmes familiaux mis en place : « J'allais au cinéma plusieurs fois par semaine. Enfant et plus tard. Avec toujours un grand plaisir. Quand nous y allions avec mon père, ma mère et mon frère, ça ne coûtait pas cher et tout de même trop pour nous. Alors, en passant devant le contrôleur mon père disait : "Passez devant, les enfants !" On passait, on allait s'asseoir en vitesse et mon père donnait deux billets. "Et les enfants ? demandait le contrôleur. — Les enfants ! Quels enfants ? — Mais vous avez dit... — J'ai dit : "Passez devant, les enfants, parce que les enfants d'abord !" C'était toujours ça de gagné. »**. À cette époque, le cinéma n'a pas encore la parole. Il faut attendre 1929, date à laquelle celui qui déclarait « on dit que la paresse c'est la mère de tous les vices : moi je trouvais que le père, c'était le travail » commence à écrire. « Derrière l'écran, il y avait un homme qui faisait tous les bruits avec un petit attirail qui n'avait l'air de rien : des grelots, des papiers de verre, un sifflet, un revolver, des marteaux ; et c'était l'orage, le vent et la mer ou le chant des oiseaux. »*. En ce temps là, « Le cinéma était méprisé par l'élite, c'était un grand avantage pour lui »***.

L'enfant voit *Le Vautour de la sierra* et *Zigomar* de Victorin Jasset, *Le Massacre* de Griffith, les séries Gribouille et Nick Winter, les films de Buster Keaton, Max Linder et Mack Sennet. Il est marqué par leur étrangeté, leur drôlerie et leur vivacité. Prévert aime déjà beaucoup l'humour et les gags de Charlie Chaplin, avec qui il se liera d'amitié. En effet, en 1927, après avoir pris sa défense avec les surréalistes⁶, alors que Chaplin était accusé de cruauté mentale et de goûts sexuels anormaux par Lita

“... Le cinéma était méprisé par l'élite, c'était un grand avantage pour lui ...”

6 - Avec entre autres Aragon, Arp, Breton, Desnos, Duhamel, Leiris, Masson, Queneau et Tanguy, Prévert prend la défense de Chaplin dans un texte intitulé « Hands off Love » paru d'abord en anglais dans le numéro 6 de la revue *Transition* puis en français le 1^{er} octobre 1927 dans *La Révolution surréaliste*.



Manuscrit de Prévert pour «*Enfance*» 2.

Grey dont il divorçait, Prévert recevra en 1953 une lettre admirative de Chaplin⁷, enthousiasmé par *Charmes de Londres* (ouvrage de 1952, avec des photographies d'Izis). Les deux hommes s'estiment beaucoup et auront l'occasion de se rencontrer plusieurs fois.

La sensation cinématographique majeure du jeune spectateur est *Fantômas* de Louis Feuillade. Inspiré par le roman-feuilleton en trente-deux volumes de Pierre Souvestre et Marcel Allain, Feuillade réalise en 1913 son premier *Fantômas*. Suivront *Juve contre Fantômas*, *Le mort qui tue*, *Fantômas contre Fantômas* et *Le Faux Magistrat*. À treize ans, Jacques est donc très impressionné par ce premier opus. Il est attiré par l'image fantastique, le merveilleux, l'insolite et les personnages révoltés, en marge de la légalité. En novembre 1967, Prévert écrira « À Louis Feuillade en mémoire heureuse »⁸, dont voici un extrait : « *Fantômas*, c'était le maître de l'épouvante, mais Louis Feuillade — je l'appris plus tard — au studio comme dans la rue, était le maître de *Fantômas* [...] ». Souvent, il rendra hommage à *Fantômas* en y faisant allusion dans ses textes scénaristiques et poétiques.

Cette promenade dans les contrées enfantines de la Prévertie permet de révéler deux aspects prédominants des multiples frissons esthétiques ressentis par l'enfant. D'une part ils sont placés sous le signe d'un éclectisme fort et singulier car exacerbé et précoce. D'autre part ils sont tous liés par un dénominateur commun, l'image, qui fascine le jeune Prévert encore davantage que les autres enfants. En effet, qu'elle soit peinte, gravée, chloroformée dans un bocal, foraine, poétique, cinématographique, muette ou sonore, fixe ou mouvante, elle est omniprésente. Or, ces deux aspects marquent la totalité de l'œuvre. Prévert a toujours refusé toute frontière entre les arts et s'est exprimé avec brio pour le théâtre (saynètes, sketches, pièces pour le groupe Octobre), le cinéma (un nombre impressionnant de scénarios⁹), la chanson (textes mis en musique le plus souvent), la poésie (révolutionnée par celui qui ne définit comme « un braconnier¹⁰ ») et les collages (auxquels il se consacre à partir des années 50). Toute son œuvre protéiforme est marquée par l'image : l'auteur collabore avec les peintres, les photographes et les dessinateurs ; il écrit une poésie qui fait la part belle aux métaphores ; il ornemente de dessins colorés ses brouillons de scénarios ; il confectionne des collages dans lesquels il déstructure le réel pour créer une nouvelle image hybride, qui a sa propre pertinence. Notons que c'est avec le photographe Izis et le peintre Chagall que les émotions suscitées par les spectacles de cirque seront mises à l'honneur dans un ouvrage signé à trois : *Le Cirque d'Izis* (1965). Notons aussi — comme me l'a fait fort justement remarquer Daniel Vogel¹¹ — que les collages des écorchés réalisés par Prévert ne sont pas sans évoquer les figures monstrueuses découvertes au musée Dupuytren.

Les frissons esthétiques de l'enfant Prévert se déclenchent aussi bien dans un musée qu'au détour d'un chemin. Et pour l'adulte, l'art est partout. Il est vrai qu'il est incontestablement l'auteur qui a le plus popularisé la poésie, celui qui a fait descendre la culture dans la rue et qui l'a démocratisée. Toute son œuvre se bat contre l'exploitation des plus pauvres, la guerre, la religion, la famille bourgeoise et le capitalisme. Elle est au service de l'amour, du rêve et de la liberté. Elle est forte — cruelle et sensible — et elle exalte la vie. Son aversion ressentie très tôt pour la Bible le conduit à la parodier dans ses écrits et ses collages, où le texte original est très présent, revu

7 - Lettre de Chaplin à Prévert du 16 décembre 1953 traduite *in extenso* dans Carole Aurouet, *Prévert, portrait d'une vie*, Ramsay, 2007, 239 p., pp. 177 et 180.

8 - Extrait de « À Louis Feuillade en mémoire heureuse », in « Textes divers (1929-1977) », *Œuvres complètes de Jacques Prévert*, vol. II, *op. cit.*, pp. 660-661.

9 - Voir Carole Aurouet, *Les Scénarios détournés de Jacques Prévert*, Dreamland, 2003, 256 p.

10 - « Aujourd'hui, les poètes sortent de Science-Po ou d'autres choses... C'est l'éthique, c'est la morale des poètes. Ce qu'ils oublient, c'est l'éthique de la Po : la poétique, par exemple, alors ils séparent toujours l'âme du corps. Il faut toujours qu'ils expliquent l'existence du grand critique qui est là-haut et qui nous juge, avec des trompettes ou n'importe quoi. Qu'est-ce que ça peut me foutre à moi, personnellement ? Ils ont un permis de chasse. Moi, je m'en fous... Moi, je suis braconnier », in *Mon frère Jacques de Pierre Prévert*, documentaire de 1961, DVD, Doriane Films, nouvelle version restaurée par Catherine Prévert, 2004.

11 - Daniel Vogel — que j'avais promis de créditer en cas d'utilisation de son idée ; chose promise, chose due, avec plaisir ! — est l'époux de Catherine Prévert, fille de Pierre Prévert et donc nièce de Jacques Prévert.

